

Nicolas Rey

Crédit illimité

Roman



Du même auteur au Diable vauvert

MÉMOIRE COURTE, roman, 2000, Prix de Flore

TREIZE MINUTES, roman, 2003

UN DÉBUT PROMETTEUR, roman, 2003

COURIR À TRENTE ANS, roman, 2004

UN LÉGER PASSAGE À VIDE, roman, 2010, Prix Ciné roman

Carte Noire

L'AMOUR EST DÉCLARÉ, roman, 2012

LA BEAUTÉ DU GESTE, chroniques, 2013

Avec Emma Luchini : LA FEMME DE RIO, scénario, 2014,

César du meilleur court métrage

LES ENFANTS QUI MENTENT N'IRONT PAS AU PARADIS, roman,
2016

DOS AU MUR, roman, 2018, Prix Gatsby

LETTRES À JOSÉPHINE, roman, 2019

LA MARGE D'ERREUR, roman, 2021

L'écriture de ce texte a bénéficié du soutien d'Occitanie Livre & Lecture
dans le cadre d'une résidence aux Avocats du Diable.

ISBN : 979-10-307-0515-7

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À mon père

« Tuer quelqu'un est difficile, douloureux,
mais surtout long, très, très long. »

Alfred Hitchcock

1

À l'heure où je vous parle, je me trouve sur une terrasse en face de la gare de Lyon. Ma profession? Interdit bancaire jusqu'à la gueule avec des kilos de dettes et d'impôts impayés. Je suis mort. Je peux juste régler mon café. Je peux juste regarder les pauvres gens qui s'enfoncent en forniquant histoire de pondre une poussette supplémentaire. Je peux juste penser à tous ceux qui tiennent le coup grâce au jardinage, à leur fox-terrier, au golf, au self du midi, à l'acupuncture, à leur résidence secondaire, à leur rêve d'aller vivre à Dubaï, à la prière, à la diététique, à leur copine Jennifer, à Ibiza, à Roland-Garros et au Bistro Romain de ce soir.

Il faut tenir, les doigts crispés sur son surf, sur ses actions, sur la danse brésilienne, sur l'hypnose ou sur la petite dynamique de groupe. Moi, je ne tiens plus. Je vais me lever et je vais prendre

un taxi que je ne peux pas payer. Arrivé devant chez moi, je tends ma carte Black au chauffeur. Je fais le code. Je connais déjà la suite :

« Paiement refusé, il me dit.

— Je suis au courant, je rétorque.

— Vous avez un distributeur en face, si vous voulez.

— Ça ne changera rien. Je suis fauché, monsieur.

— Pourquoi vous ne me l'avez pas dit avant ?

— Parce que vous ne m'auriez jamais pris, avant.

— Et le métro, vous connaissez ?

— Je ne suis pas encore assez au point pour prendre le métro.

— Alors, on fait quoi, maintenant, connard ?

— Je veux bien laver votre berline si vous voulez.

— ...

— Je monte chez moi. Je prends un seau, du liquide vaisselle, une éponge et j'y vais. Je suis dur à la tâche vous savez.

— Y a pas un proche qui pourrait vous dépanner ?

— Je n'ai plus de proches.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je n'ai plus que des lointains.

— Tirez-vous. »

De retour dans mon loft, je n'ai pas ouvert mon courrier. J'ai juste compté les enveloppes des impôts d'un côté et celles de la banque de l'autre côté. Je ne savais pas trop ce que cela signifiait mais la Société Générale l'emportait largement.

2

Reprenons. Je m'appelle Diego Lambert et je suis totalement ruiné. La banque va mettre en vente mon appartement, je suis poursuivi par les impôts, fiché à la Banque de France, je suis incapable de vous dire par quel miracle mon téléphone portable continue encore de fonctionner et, pire que tout, mon abonnement à la chaîne ocs a été résilié.

On ne devient pas pauvre en une seule prise. On savoure avant. On commence par compter ses sous. Et c'est déjà trop tard. On descend les marches les unes après les autres. Ensuite, on dégringole.

D'abord, il y a l'ultime crédit que l'on vous refuse. Arrivent les temps difficiles de l'aveu à ses proches. Et puis, on se retourne vers sa garde rapprochée, à savoir ses grands-parents.

C'est peu dire que je les ai sucés jusqu'à l'os, ces deux-là. Mon grand-père a vendu sa Golf

neuve et m'a filé la recette en billets de cinquante cents. Ma grand-mère a cédé tous ses bijoux Cartier: « De toute façon, je n'ai jamais aimé tes cousins, ils ont réussi trop facilement », m'a-t-elle confié un soir avec un triste sourire. J'ai tenu six mois avec ce petit pactole fortement convenable.

Ensuite, j'ai taxé ma petite sœur chérie, laquelle, n'ayant pas un sou, a emprunté la carte bleue de son mari en tâchant de ne pas dépasser le plafond autorisé. Elle s'est fait pincer au bout de quinze jours.

Son mari lui a dit que l'existence était une chose assez simple, en fait, qu'elle devait juste choisir entre lui ou moi. Enchaînant les inséminations artificielles dans l'espoir d'un enfant, elle a opté pour son mari. Difficile de lui en vouloir de manière acharnée sur ce coup-là. Ma mère, avec sa retraite d'enseignante à deux mille euros brut par mois, ne m'intéressait pas.

Non, à présent, c'était une fois de plus l'heure du grand combat, de l'affrontement terrible, du carnage évident: mon père et moi. Dans quel état allais-je finir cette fois-ci? À genoux, allongé dans la poussière, bavant des caillots de sang à ses pieds? Mon père: un maître en manipulation, en chantage affectif, en violence, en hurlement,

en racisme, en népotisme, en perversité. Mon père règne sans partage sur notre territoire familial en règle générale et sur le Mal en particulier. Il a même réussi à faire en sorte que ses proches le plaignent alors qu'il a semé le malheur et la profonde tristesse dans le cœur des siens et qu'il possède toujours deux tours d'avance sur la vie de chacun d'entre nous.

3

Un matin, je me suis enfilé un Xanax et vingt minutes plus tard, je me suis rasé sans me couper. Puis, pour la première fois de mon existence, j'ai réussi à prendre le métro. Je suis arrivé au siège de l'entreprise multinationale. Je me suis annoncé à François, le secrétaire particulier de mon géniteur. Cet homme m'avait vu grandir. Il avait dépassé depuis longtemps l'âge de la retraite mais restait fidèle à mon père. Il avait tout sacrifié pour ce dernier. C'était le seul à connaître les moindres secrets de son patron. J'ai frappé à la porte d'entrée du royaume. Je me suis installé face à lui. Son bureau était comme dans mes souvenirs : totalement vide, pas la moindre trace d'un ordinateur, pas un dossier. Juste deux fauteuils en cuir où il recevait les visiteurs. La décoration aussi était réduite au minimum : des rideaux pourpres pour protéger du soleil et au

mur une grande photo en noir et blanc de la vallée de la Durance. Vêtu de l'une de ses éternelles vestes à petits carreaux, mon père buvait son thé en lisant le *Wall Street Journal*.

Il a commencé sans quitter son journal des yeux :

« Que puis-je pour toi, mon cher fils ?

— J'ai des problèmes de liquidité, Papa.

— De quel ordre ?

— J'ai besoin de cinquante mille euros. »

Il a posé lentement sa tasse de thé et son journal. Il a levé ses yeux bleu délavé vers moi en faisant tourner sa chevalière en or :

« Et le métier d'écrivain, ça ne rapporte pas ?

— Non.

— Et celui de scénariste ?

— Non plus.

— Et celui de réalisateur ?

— Encore moins.

— Acteur ?

— Rien du tout.

— Journaliste ?

— C'est sans espoir, Papa.

— Et pourquoi c'est sans espoir ?

— Parce que je suis un mâle blanc hétérosexuel de presque cinquante ans. L'époque est sans merci. »

Mon père s'est levé. Il a ouvert la porte de son bureau et a articulé: « Passe me voir, demain, à sept heures, en costume cravate, s'il te plaît. »

Il a tendu la joue pour que je l'embrasse.

Lui n'embrassait jamais personne.

4

Le lendemain matin, mon père jubilait dans son fauteuil en cuir comme un gosse qui vient de réaliser une belle bêtise. Il tapotait de sa main droite un sac posé sur son bureau. Avant de prendre la parole, il a conservé le silence un long moment. Il a remonté une jambe de son pantalon jusqu'en dessous de son genou et s'est gratté le mollet. Je le connaissais par cœur. C'était le signe chez lui qu'il allait faire feu. Il m'a annoncé fièrement :

« Diego, il y a cinquante mille euros là dedans !

— Merci Papa.

— À une condition !

— Laquelle ?

— Que tu travailles pour la première fois de ta vie.

— Sans problème. Dis-moi ce que je dois faire.

— Remplacer Béatrice Forlaine.

— Qui est Béatrice Forlaine?

— La DRH d'une de mes entreprises. Une entreprise de désherbant. Ça a même été ma première boîte en fait. Béatrice est en arrêt maladie pour un mois.

— C'est grave?

— Dépression à mon avis.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle a choisi de se mettre en dépression pendant le mois que va durer la restructuration de l'entreprise.

— Et alors?

— Et alors, le métier de DRH, dans ces cas-là, c'est le pire de tous. Le plus ingrat. Tout le monde va te détester. Si tu arrives à résister à ça, tu auras mérité cet argent.

— Merci Papa.

— File, le chauffeur t'attend. Ton premier rendez-vous est à huit heures trente. Tu vas commencer par rencontrer un magasinier père de quatre enfants. Sur la fiche, Béatrice a inscrit que sa femme est atteinte d'une maladie génétique dont je n'arrive pas à déchiffrer le nom.

— Formidable.

— Bon Dieu comme je t'envie!

— Je ne vois pas trop ce que Dieu a à voir là-dedans, Papa.

— Oh, tu sais, Dieu, le Diable, c'est combines et compagnie tout ça. Il n'y a qu'une cloison qui les sépare. Tu ne vas pas me faire croire qu'ils ne se croisent pas de temps en temps, ces deux-là ! »

5

Antonio Lambert, mon père, possédait de nombreuses entreprises dans toute l'Europe et le monde entier. Il était un PDG reconnu, affichant les meilleurs bilans, estimé par les actionnaires et les salariés. Ses décisions, ses analyses, son charme, son éternel optimisme dans toutes les situations faisaient de lui un leader incontesté. Il venait du Sud. Alors, quoi qu'il arrive, trois cent soixante-cinq jours par an, il prenait tous les matins son petit déjeuner sur sa terrasse, quitte à porter deux manteaux sur ses épaules. Dès qu'il arrivait à son bureau, tous ses collaborateurs vous diront, de la standardiste au chef marketing, qu'ils avaient l'étrange sentiment que plus rien de grave ne pouvait se produire et que si jamais une situation se dégradait, mon père aurait avec certitude une solution. Antonio Lambert était pour ses salariés comme une drogue apaisante, une assurance vie.

Il avait une façon très particulière de vous saluer le matin. Il vous serrait la main fortement et vous demandait comment vous alliez. Mais il ne vous quittait pas des yeux et ne disait plus un mot avant d'entendre votre réponse. Surtout, il se taisait tant qu'il n'était pas certain d'avoir bien entendu tout ce que vous aviez envie et besoin de lui dire. Ainsi, comme le silence continuait, vous vous laissiez aller à lui en avouer plus que d'ordinaire. Oui, dans le monde professionnel, cet homme inspirait à ses proches une confiance hors du commun.

Il y avait donc, entre autres, une entreprise de désherbant dans le Nord de la France nommée Ovadis, à Saint-Omer, qui commercialisait des fournitures pour l'agriculture, et faisait le commerce de céréales. Idéalement placée dans la plaine d'Arras, proche du port de Dunkerque, Ovadis avait fort à faire avec une concurrence faite de coopératives agricoles dynamiques. En un mot, l'entreprise vendait tout ce dont les agriculteurs avaient besoin pour produire : engrais, semences, plans, produits phytosanitaires. En échange, la boîte leur achetait plus tard tout ce que les agriculteurs avaient produit : du blé, de l'orge, des pommes de terre. L'entreprise possédait plusieurs entrepôts et magasins, des bureaux et des silos pour stocker les céréales.

Cinquante personnes travaillaient sur le site et vivaient au rythme des saisons et des cultures. La période de pointe se situait à l'époque de la moisson où les agriculteurs venaient livrer leurs récoltes. Alors, on faisait appel à des stagiaires et des CDD qui venaient grossir les rangs de ces travailleurs.

Après des années de succès, l'affaire traversait une période difficile à cause des normes sur les céréales, l'arrivée des lois contre les OGM pour l'agriculture et l'immense pression des écologistes.

La situation était limpide pour ma belle personne. Mon père m'avait nommé dans le rôle de la pire des putes : celui du liquidateur. Me nommer au poste de pseudo DRH, en fait chef du personnel, faisait de moi l'affreux capitaliste qui allait devoir se séparer de quinze salariés. On remplaçait Béatrice Forlaine, actuellement en dépression nerveuse, par le fils du boss.

Béatrice Forlaine, DRH très humaine, appréciée de tous, à laquelle tout le monde venait se confier, qui les avait tous embauchés, qui assurait leur formation, parfois leur promotion, qui gérait les congés comme les petites avances pour les fins de mois difficiles, Béatrice, remplacée par un parisien affublé d'une barbe de trois jours et des cheveux hirsutes.

Arrivé dans mon nouveau bureau de la Défense, je réalise vite qu'il n'y a aucune latitude pour effectuer ma triste tâche, uniquement ce que la loi impose et aucun budget de négociation. Aline Forbac, ma toute nouvelle assistante, vient de quitter Saint-Omer pour me rejoindre à Paris. Aline semble être une femme d'une rare gentillesse. En revanche, je ne serai jamais tenté de la harceler sexuellement. Elle me raconte l'annonce de la restructuration par mail, le tsunami suscité, l'immense détresse de tous les salariés, largués dans une région sinistrée depuis longtemps par l'emploi, et encore plus par la crise. C'était elle qui avait aussi réceptionné le deuxième mail, celui dans lequel était jointe la liste des quinze victimes à sacrifier.

J'ai annulé mon premier rendez-vous. Je ne me sentais pas d'attaque pour commencer ma journée en disant à un père de quatre enfants et à sa femme handicapée que le type était viré sur-le-champ.

J'ai demandé à Aline les grandes lignes de ce plan social. Il n'y avait rien de très original : raisons économiques, préavis, mois de salaire par année passée dans l'entreprise, congés payés, coordonnées de Pôle emploi. « Putain, j'ai pensé, ils se sont défoncés vingt ans pour cette boîte et moi, je vais leur filer l'adresse postale de Pôle emploi... »

Mon prochain rendez-vous était à neuf heures trente. D'un seul coup, je me suis senti bien seul dans mon grand bureau. À neuf heures vingt-neuf, la porte s'est ouverte et un couple est apparu. J'ai regardé Aline d'un air désespéré mais elle a pris l'air désolé de la meuf qui veut dire : « J'ai trop la honte, je vais m'en vouloir toute ma vie mais j'ai oublié de te prévenir sur ce coup-là. »

J'ai proposé au couple de prendre place. Ils se tenaient la main comme si on venait de leur annoncer la mort de leur putain de gosse ou un truc dans le genre.

« C'est quoi le problème mes amours ? j'ai fait.

— C'est que nous sommes mariés depuis seize ans, monsieur.

— Félicitations.

— Et que nous travaillons tous les deux pour votre entreprise.

— ...

— Et que nous sommes licenciés tous les deux.

— Chiotte.

— Comme vous dites.

— Et bien sûr, vous avez des enfants ?

— Trois enfants que nous devons élever, un loyer et plusieurs crédits.

— Bah oui, ce serait pas drôle, sinon.

— ...

— Écoutez, je viens d'arriver ce matin. Laissez-moi étudier votre cas et je vous rappelle en fin de semaine.

— Merci monsieur.

— ...

— Merci. Vraiment merci. »

À dix heures, j'ai appelé Aline pour la prévenir que j'aurais du retard lors de ma prochaine exécution. Je suis passé par la sortie de service, je suis allé m'acheter un macaron à la pistache et je l'ai savouré assis sur un banc. Il y avait un adolescent trop grand qui tenait sa mère par le bras et j'ai trouvé ça très gracieux.

Quelque chose clochait malgré tout. Je ne comprenais pas l'objectif de mon père dans cette mission. Il m'avait confié une tâche dont la raison m'échappait complètement. Virer des gens pour cinquante mille euros, c'était largement dans mes cordes. Il le savait. Je le savais. La terre entière le savait. Alors pour quoi faire ? Quel était le coup d'après ?

6

J'ai retrouvé mon bureau à dix heures trente. Deuxième rendez-vous. Un homme seul. Son prénom : Marc. Son nom : Massonier. J'ai pensé que c'était déjà mieux. Il avait une trentaine d'années. Il ressemblait un peu au chanteur Miossec. Il est resté silencieux. Il ressemblait aussi à moi il y a une vingtaine d'années. Il a accepté une cigarette. « Je crois bien que je suis viré », il a murmuré. « Vous voulez boire quelque chose ? » « Une bière je veux bien. » « Aline, j'ai fait, descendez acheter des Leffe, de la vodka, du whisky, du champagne, du rhum, du Coca Zéro, du jus d'orange et du Schweppes, et cet après-midi, pensez à nous faire livrer un grand frigo s'il vous plaît. » J'ai attendu que la bière arrive, qu'il en boive quelques gorgées et j'ai murmuré :

« Je peux t'aider à quelque chose, Miossec ?

— Pardon ?

— Non rien. Je peux t'aider à quelque chose, Marc?

— Je suis dans le rouge à la banque. Je n'ai pas de carte de crédit. J'ai six mois d'impôt de retard et un permis de conduire qui a sauté pour alcool au volant.

— Bienvenue au club, ça arrive à tout le monde, tu sais. T'as des gosses?

— Nan. C'est déjà ça. »

J'ai fixé mon ordinateur en étant incapable de sortir un mot. Qu'est-ce qui me distinguait de ce type? Rien, une feuille de papier à cigarette.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi?

— Me filer mes indemnités.

— Mais tu es dans cette boîte depuis trois mois. Tes indemnités, ça ne va pas faire grand-chose.

— Je sais. Je vais retourner vivre chez mes parents. J'ai une petite piaule au sixième étage.

— À trente-quatre ans?

— Ma mère cuisine hyper bien.

— Et ton père?

— Il a perdu la parole après un AVC. Et c'est tant mieux.

— Tu as un lecteur DVD dans ta chambre?

— Oui.

— Je t'envie Marc.

— Faut pas exagérer non plus.

— Marc, est-ce que tu dors beaucoup ?

— Le moins possible.

— Eh bien change de cap ! Il faut dormir tout le temps mon ami. Le sommeil va t'ouvrir la porte aux rêves, à l'hypnose et à des aventures inimaginables.

— ...

— Tu vas découvrir en toi des territoires exaltants, tendus, désirables, aphrodisiaques.

— Vous pouvez être plus clair ?

— Oui. Le sommeil va te faire bander dans ta tête et dans ton corps.

— Et sinon ?

— Va voir un généraliste. Dis-lui que tu viens de te faire virer et que tu le vis mal. Il va te prescrire tout un tas de benzodiazépines et de somnifères. Et là, en route pour les mille et une nuits camarade !

— C'est cher ?

— Tu as une mutuelle ?

— Oui.

— Alors c'est en vente libre ! Gratuit ! Remboursé par le gouvernement ! Ce merveilleux gouvernement ! Cours, mon enfant sauvage ! Cours ! C'est parfait pour traverser une mauvaise passe comme celle que tu t'apprêtes à vivre. Cours et j'irai te rechercher au moment venu. »

7

Mon deuxième jour en tant que DRH chez Ovadis. J'ouvre le dossier de mon prochain congédié. Un homme de cinquante-deux ans. Une pré-retraite n'est pas encore envisageable. Il pénètre dans mon bureau vêtu d'une salopette en jean. Il a le visage complètement résigné. Il possède plus encore la gueule du Nord que les autres. Des yeux comme lavés par la pluie et les larmes. Je m'apprête à parler mais il regarde par la fenêtre et me confie de ne pas m'en faire, que c'est une habitude dans la famille, que son grand-père a dû quitter la mine à sa fermeture sans rien obtenir, pas même sa lampe de mineur, que son père a été licencié à l'abandon de la métallurgie française, et que lui vient de succomber à la restructuration de l'agriculture. Alors, seulement, il a calé ses yeux dans les miens :

« Elle est dure, notre région, vous savez.

— Oui, je commence à réaliser.

— Heureusement, j'ai mis un peu d'argent de côté.

— On va tenter de vous aider du mieux possible.

— Oh, je n'en doute pas, Monsieur le Fils du Grand Patron !

— Je ne suis pas seulement le fils du grand patron.

— Alors c'est le moment d'en faire la démonstration.

— ...

— Parce que, tout ouvrier que je suis, je peux vous dire qu'elle ne va pas si mal, cette entreprise.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'aucun licenciement ne mérite d'être effectué dans cette usine, cher monsieur.

— Vous tenez ça d'où ?

— À vous de trouver jeune homme. À vous de trouver. »

8

Je suis dans mon bureau avec Aline. Aline, cette entreprise, si on ne la restructure pas, elle ferme, forcément. Non, monsieur, pas forcément. Pourquoi ? Les bénéfices se sont stabilisés et le chiffre d'affaires du groupe est toujours excellent. Alors pourquoi faire évoluer Ovadis vers des branches plus lucratives ? Je ne sais pas monsieur.

Dix minutes plus tard, mon prochain martyr se pointe dans la salle d'attente. Il est arrivé lentement, habillé « en tenue du dimanche » à savoir avec l'unique costume de sa garde-robe, celui qu'il doit porter pour les mariages, les enterrements, les messes, les communions et toutes les rares grandes occasions de sa triste existence.

« Je suppose que vous connaissez l'objet de notre entretien ?

— Exact. Et je ne vais pas vous faire perdre votre temps. Je vais même être très bref. Je m'appelle André Lemueur. Il était écrit, ce licenciement. Alors, j'ai pris les devants. Depuis cinq ans, je me suis confectionné un potager pour vendre mes légumes au marché. Voilà pour la première partie de mon affaire. La seconde est encore plus simple. J'ai acheté le pré en face de chez moi. Il y a quelques moutons et comme ça, je suis sûr de ne pas manquer de viande, ni de laine, ni de fromage.

— Bien joué l'artiste!

— Merci patron!

— Je vous offre un whisky, ça se fête une victoire pareille!

— C'est pas de refus.

— Vous savez ce que disait Churchill?

— Non.

— "En cas de victoire le champagne est nécessaire, en cas de défaite, il est indispensable!"

— Alors, j'ai droit à deux verres!

— Et même plus. Je vous offre la bouteille.

— Merci. Je la boirai lorsque vous viendrez déjeuner chez moi, à Saint-Omer.

— Dites-moi, entre nous, pourquoi il faut licencier autant de monde dans cette entreprise?

— Franchement?

— Franchement.

— Franchement, j'en ai pas la moindre idée, monsieur. »

Avant de recevoir l'ouvrier suivant, Aline a fait son maximum pour me mettre sur mes gardes. Vous savez, m'a-t-elle dit, c'est lui qui a voulu entamer une grève à l'arrivée des mails, c'est lui qui a mis le feu à des pneus et qui a tagué les murs de l'usine. Il est incontrôlable. Il s'appelle Marcel Ponte.

Je n'ai pas osé avouer à Aline que mon cher père m'avait tabassé jusqu'à mes six ans et que j'étais devenu indifférent à la violence physique. L'arrivée du monstre ne passa pas inaperçue dans le couloir. L'homme fit son entrée dans mon bureau, un bureau qui semblait à peine pouvoir le contenir.

Il mesurait deux mètres dix de haut. Il était vêtu de lourdes bottes. Ses yeux bleus globuleux et sa longue barbe noire lui donnaient l'air d'un viking à la dérive. Il n'avait certainement qu'une seule envie, celle de me prendre à la gorge et de me secouer de toutes ses forces. Il préféra poser une fesse sur le bureau et dire qu'il allait « foutre le bordel dans cette usine de merde ». Il a planté ses yeux dans les miens.

Il a articulé : « Vous n'êtes pas venu nous voir à Saint-Omer. Vous n'êtes pas un homme. Vous

savez quoi ? Je vais m'en sortir. Mais je vais m'en sortir sans votre pognon parce que votre fric, je me torche avec. »

Ensuite, j'ai songé que la porte de mon bureau devait être fort solide, car vu la force exercée pour la claquer, une porte ordinaire n'aurait pas supporté une telle sollicitude.